

Cellules amoureuses

DR


Les mains libres

film français de Brigitte Sy, avec Ronit Elkabetz, Carlo Brandt, 1h40, en salle.

Prison. Sur un sujet classique au cinéma – l'univers carcéral – Brigitte Sy a filmé une histoire d'amour prenante, portée par des acteurs magistraux. Par Ingrid Thobois

Les *mains libres* est le premier long métrage de Brigitte Sy. On a le sentiment de connaître l'univers carcéral dans lequel elle et son personnage inscrivent leurs fictions respectives: plus notre société exclut, enferme, plus les artistes forcent les portes à la rencontre des détenus. Le personnage de Barbara, réalisatrice, témoigne de cet engagement, à l'image de Brigitte Sy. Barbara est venue tourner un film avec les prisonniers. Pas un documentaire, une fiction. Brigitte Sy aussi. Mais la frontière est souvent ténue entre le scénario et la vie.

PASSION. Brigitte Sy promène son œil faussement naturaliste sur ce monde si proche, si lointain. Et elle y ancre une fiction vraie: l'histoire de la passion entre le prisonnier Michel (Carlo Brandt) et la réalisatrice Barbara (Ronit Elkabetz). Les prisons sont peuplées de gens qui nous ressemblent, et ces deux personnages ne font pas exception. L'écart de conduite nous guette-t-il tous? Le désir et le sentiment amoureux se partagent-ils équitablement entre le bon, la brute et le truand? La réponse est évidemment oui. La preuve: il arrive qu'un détenu tombe fou amoureux d'une femme libre – en termes de casier judiciaire – venue lui faire jouer son propre rôle. Il arrive que ce sentiment soit réciproque. Il arrive aussi à

la femme libre de se retrouver incarcérée. Il arrive même au détenu et à la femme libre de se jurer fidélité en prison, devant un maire venu pour l'occasion. Il arrive enfin que la liberté ne se situe pas là où on le croit, et qu'une sérologie condamne autant, sinon plus, qu'une peine d'enfermement.

Les mains libres s'inscrit dans la veine du romantisme le plus classique. Servie par l'austère luminosité de Ronit Elkabetz et la puissance délicate de Carlo Brandt, Brigitte Sy fait preuve d'une indéniable finesse pour dévoiler une histoire qui n'a rien à faire là, qui ne peut exister que là. C'est que Barbara est une écorchée vive, au cœur immense, de celles que la guigne rattrape toujours. Même le tarot le dit, sous l'œil goguenard de la copine Rita, merveilleusement incarnée par Noémie Lvovsky. Barbara voudrait briser le cercle de l'amour violent, mais elle le recrée en permanence, peut-être pour pouvoir ensuite pardonner, puisque c'est la façon qu'a cette Madone d'aimer. Pas étonnant qu'elle ne puisse se laisser aller aux sentiments qu'entre deux seringues contaminées et quatre miradors. Et le désir n'est jamais si intense que dans la proximité des matons, les mains pou-

vant à peine s'effleurer, et la jouissance bat comme un cœur à la pulpe des doigts. De son côté, Carlo Brandt n'est jamais aussi bon au cinéma que lorsqu'on le croirait au théâtre. C'est ici le cas. Les longs plans séquences de Brigitte Sy constituent des espaces temps sur mesure pour cet acteur monument. Carlo Brandt est tout en voix, en cage thoracique, en immobilité massive qui relèvent de la grâce.

CONTE DE FÉES CABOSSÉ. On regrette simplement que, sur la fin, Brigitte Sy tangué quant à son parti pris de fiction. Le film se termine en effet sur une phrase écrite, sans doute nécessité intime pour la réalisatrice, souci d'hommage aux personnages réels, mais qui déstabilise l'édifice jusque là très réussi. Brigitte Sy s'est sentie obligée de dire,

“ Les prisons sont peuplées de gens qui nous ressemblent, et ces deux personnages ne font pas exception.”

sous forme d'ellipse, la fin, non de la fiction mais de son hors champ: la vie. Or tout, dans ce conte de fées cabossé, nous avait déjà laissé entendre que les jours étaient comptés pour ce prince dégingué et cette princesse en sursis. Alors,

cette ellipse finale ressemble à un aveu de la réalisatrice, ou peut-être à une promesse de suite: plutôt qu'une passion entravée, comme toute assez banale, le vrai sujet du film ne se trouve-t-il pas dans l'après? Comment les corps se sont-ils accommodés de la liberté une fois Michel libéré? La « maladie de la mort », soluble dans le fantasme, l'est-elle dans la réalité désirante? Que devient l'intensité lorsque l'amour est permis, et de ce fait condamné? ■

tc